


S O M M A I R E

• <u>Editorial</u>	Vers un Jubilé de l'Espérance.	Les évêques de France	p. 2
• <u>Chrétiens en société</u>	Savent ils ce qu'est la justice ?	Prof. Desportes	p. 5
• <u>Actualité religieuse</u>	Le pape, le Synode, le Sacré Cœur	Prof. De Mattei	p. 8
	L'Église face au changement d'époque	Caminante Wanderer	p. 12
• <u>Notre histoire</u>	La Renaissance a-t-elle déifié l'homme ?	Anné Bernet	p. 16
• <u>Recensions</u>	De l'utilité des saints de Michel Fauguié	Pichot-Bravard	p. 20
	Entretiens avec sœur Lucie de Fatima	Hubert Jongen (1946)	p. 22
• <u>La France</u>	Journalisme français et usine à soumission	Th. Thodinor	p. 23
• <u>Témoignage</u>	Heureux êtes vous !	fr. André-Marie Rhabar, ofm	p. 28

 Vers un jubilé de l'Espérance !
Tel est le titre de la lettre des Evêques de France à l'issue de leur assemblée de Lourdes, invitant célébrer l'année jubilaire 2025 (qui va commencer bientôt avec l'Avent) de l'Incarnation de NS.

Lettre substantielle de 26 paragraphes dont 16 sont dédiés à l'anniversaire du concile de Nicée il y a 1700 ans qui tombe en même temps et dont nous proclamons le credo quasi chaque dimanche et fêtes.

C'est une heureuse surprise inespérée depuis des lustres chez notre hiérarchie que de lier ainsi l'espérance suscitée par le Jubilé (cf. Bulle d'indiction *Spes non confundit* du St Père 9 mai 2024) avec son contenu propre qu'est Notre Seigneur Jésus Christ :

6. Cette Espérance, « contenue dans le cœur de chaque personne comme un désir et une attente du bien² » n'est ni un optimisme de commande, ni une illusion reconfortante ou le vague espoir de « lendemains qui chantent ». Elle n'est pas non plus la promesse de solutions toutes faites. Elle se situe à un autre niveau. Espérer revient toujours à « espérer contre toute espérance » (Rm 4, 18). L'Espérance repose en définitive sur la certitude du salut en Jésus-Christ : « Quant à nous, nous avons vu et nous attestons que le Père a envoyé son Fils comme Sauveur du monde. (...) Nous avons reconnu l'amour que Dieu a pour

nous, et nous y avons cru » (1 Jn 4, 14-16). Elle repose sur la promesse de Jésus d'envoyer l'Esprit-Saint, qui répand l'amour dans les cœurs (Cf. Jn 15, 26 ; Rm 5, 5).

7. Nous croyons au Christ Sauveur et à l'Esprit consolateur. Cette foi, adhésion de l'âme et du cœur, se professe : elle transmet un contenu, qui garantit notre communion et se révèle porteur d'un sens et d'une Espérance inépuisables, spécialement précieux par temps de crise. Ce contenu est résumé dans les grands symboles de foi de l'Église.

8. Il se trouve qu'en cette année jubilaire, 2025 ans après la naissance du Sauveur selon notre calendrier, nous célébrerons aussi le 1700^e anniversaire du premier grand Concile œcuménique, le Concile de Nicée [...]

9. Ce n'est pas une coïncidence anecdotique : il y a un lien entre l'Espérance à laquelle invite le jubilé et le concile de Nicée. En effet, la question qui agissait l'Église en l'an 325, au moment du concile, garde une profonde actualité. Quelle était-elle ? Il s'agissait de préciser l'identité de Jésus [...] Certains chrétiens, notamment sous l'influence d'Arius, prêtre d'Alexandrie en Égypte, niaient sa divinité. Que Dieu « prenne chair », se fasse homme, ne leur semblait pas digne de l'image qu'ils se faisaient de Dieu. Ils voulaient préserver l'absolue transcendance de Dieu, au prix d'une méconnaissance de Jésus lui-même.

10. Les évêques réunis à Nicée ont alors affirmé la « consubstantialité » de Jésus-Christ avec le Père. Ce qui se traduit, dans la profession de foi dite de Nicée-Constantinople, par cette formule que nous récitons sans peut-être en mesurer suffisamment la portée : « Il est Dieu né de Dieu, lumière née de la lumière, vrai Dieu né du vrai Dieu. Engendré non pas créé, consubstantiel au Père (...) ». La formule « consubstantiel au Père » a été choisie pour dire la relation de Jésus au Père [...] elle écarte l'idée que Dieu le Père aurait envoyé un être intermédiaire, un ange supérieur ou un sur-homme, pour nous sauver. Non : Dieu lui-même, Dieu au sens le plus haut de ce terme, vient à nous en Jésus, pour nous sauver. En nous gardant fidèles à ce que Jésus a révélé de lui-même, de son Père et de l'Esprit, la profession de foi protège ce mystère contre notre tentation de le réduire en l'adaptant aux capacités limitées de notre raison

et à nos schémas sur Dieu. Il ne s'agit donc pas d'une pure querelle de mots : il en va de la vérité de notre foi et donc de la vérité de notre salut.

11. L'affirmation de Nicée apporte quelque chose de proprement révolutionnaire quant à l'image de Dieu, à notre compréhension de l'homme, de l'Église et de son rapport au monde. C'est précisément pourquoi cette affirmation a été combattue : le courant arien a été très puissant au IV^e s et la « tentation arienne » persiste, peut-être inconsciemment, dans bien des images assez répandues d'un Dieu dont la transcendance interdit une réelle proximité avec l'humanité.

12. Selon une telle perspective, Jésus reste un admirable modèle à imiter, porteur de valeurs, mais puisqu'il n'est plus reconnu comme Dieu, le mystère pascal n'est plus œuvre divine et, par sa mort et sa résurrection, Jésus ne nous communique pas la vie divine. Le mystère de la sainte Trinité s'estompe alors : l'éternelle communion d'amour des trois personnes est remplacée par le monothéisme habituel d'un Dieu solitaire. Or, dans le paysage des grandes religions dites révélées, l'exception chrétienne tient à ce point central de notre foi, affirmé à Nicée : l'homme Jésus est Dieu. Cette affirmation, unique dans l'histoire religieuse de l'humanité, nous permet de croire que le Fils, Personne de la Trinité, a réellement offert sa vie sur la Croix pour le salut de tous. Quelqu'un qui est Dieu, envoyé par Dieu, le Fils éternel, s'est humilié pour venir à nous et pour nous sauver de la mort et du péché. [...]

15. Professer la foi de Nicée, reçue dans l'Église, entraîne nécessairement une nouvelle façon de prier et de vivre : « En réalité, pour connaître le Seigneur, il ne suffit pas de savoir quelque chose sur Lui, mais il est nécessaire de le suivre, de se laisser toucher et changer par son Évangile »¹. Le Saint Pape Jean-Paul II invitait à « garder le regard fixé sur Jésus, visage humain de Dieu et visage divin de l'homme⁷ ». Reconnaissons-nous vraiment que Dieu se révèle sur le visage de Jésus : « Celui qui m'a vu a vu le Père » (Jn 14, 9) ? En tirons-nous les conséquences ? [...]

17. [...] la prière de l'Église est un exact reflet et la continuité de ce grand mystère de l'incarnation. Dieu entré dans l'histoire y demeure présent d'une

¹ Ste Thérèse de l'Enfant-Jésus, 1895, Manuscrits autobiographiques , Ms A, 83 v°

manière éminente dans des gestes et des paroles qui actualisent la promesse de Jésus : « Je suis avec vous tous les jours jusqu'à la fin du monde » (Mt 28, 20). La foi de Nicée donne de redécouvrir en notre liturgie la source et le sommet de la présence vivante de Celui qui a voulu naître parmi nous, pauvre et humble. Il n'est pas un Dieu lointain agissant par des paroles et des gestes magiques, il est le Dieu qui marche avec nous dans l'humilité de notre humanité, à laquelle il continue de s'unir par amour. « Quand deux ou trois sont réunis en mon nom, je suis là, au milieu d'eux » (Mt 18, 20). Cette promesse se réalise également dans les humbles églises de nos villages et dans nos magnifiques cathédrales.

21. À ce monde ci, nous voulons donc avant tout annoncer l'Évangile, pour lequel nous sommes envoyés dans la puissance de l'Esprit-Saint. Nous sommes « un peuple destiné au salut, pour annoncer les merveilles de Celui qui nous a appelés des ténèbres à son admirable lumière » (1 P 2, 9). Nul ne peut être exclu de cette annonce évangélique, dont la foi de Nicée est l'expression toujours authentique. A tous, nous annonçons ces merveilles, car « Dieu veut que tous les hommes soient sauvés » (1 Tm 2, 4) [...]

22. La foi de Nicée dévoile donc l'incomparable figure du Christ dans la profondeur de son mystère et par là, la grandeur et la beauté de la vocation humaine. Des générations de chrétiens ont partagé cette foi. Par Jésus-Christ en effet, avec Lui et en Lui, dans l'Esprit qu'Il a promis, depuis deux millénaires, une multitude de saints, depuis la Vierge Marie sa Mère, jusqu'aux innombrables saints « de la porte d'à côté 10 », en passant par les saints canonisés ou béatifiés, ont laissé ici-bas leur sillage lumineux et brillent au Ciel d'un éclat définitif. Les saints réalisent l'humanité la plus accomplie. Les mots de feu de Bernanos nous sont adressés : « Qui ne rougirait (...) de les laisser poursuivre seuls leur route immense ? Qui voudrait perdre sa vie à ruminer le problème du mal, plutôt que de se jeter en avant ? Qui refusera de libérer la terre ? ² »

24. Le Jubilé de l'Espérance et l'anniversaire de Nicée nous replacent devant la fascinante beauté de Dieu qui s'incarne, qui s'abaisse et sollicite notre liberté. Sa toute-puissance est celle d'un Amour « plus grand que notre cœur » (cf 1 Jn 3, 20). Selon sa promesse : « J'ôterai de votre chair le cœur de pierre, je vous

² Georges Bernanos, *Jeanne relapse et sainte*, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, p. 41

donnerai un cœur de chair » (Ez 36, 26), dans sa Miséricorde, il nous délivre du mal, nous apprend à aimer généreusement, universellement, maintenant et jusqu'à la joie définitive du Royaume, parfait accomplissement de tous nos désirs et éternelle jubilation !

26. Les trompettes du jubilé de l'Espérance vont retentir. Nous, vos évêques, certains que « les bontés de Dieu ne sont pas épuisées, mais se renouvellent chaque matin » (Lm. 3, 22-23), au nom de notre mission de successeurs des Apôtres, vous invitons tous, jeunes et vieux, malades et bien portants, familles, consacrés, célibataires, croyants de toutes sensibilités, forts de nos richesses si variées, à vivre de cette Espérance fondée en Jésus-Christ. Répondons ensemble au magnifique et enthousiasmant appel à la sainteté, que nous adresse notre beau Dieu, trois fois saint, Père, Fils et Saint-Esprit !

CHRÉTIENS EN SOCIÉTÉ

Savent-ils ce que c'est que la justice ?

Dans le contexte actuel de crise financière, un mot est dans toutes les bouches, de la gauche à la droite : justice. Mais sans définition exacte, le mot galvaudé contribue à obscurcir la question. De l'importance de comprendre les concepts malmenés... François-Marie Desportes Docteur en philosophie Homme Nouveau n°1818 du 2 novembre 2024

« C'est pas juste ! » Cette exclamation, prononcée par quasiment tous les enfants du monde, est le signe d'une perception bien singulière. Derrière l'éclat se cache une émotion, un sentiment. Il s'agit de la première expérience de la justice par la confrontation à son opposé. Le sentiment d'injustice apparaît très tôt chez l'être humain. Il s'agit d'une colère plus ou moins profonde qui a pour objet la réparation d'un tort subi, d'un droit bafoué. Le contraire de ce sentiment, lorsqu'à chaque enfant est donnée la même part de plat principal par exemple, est un repos paisible. La conscience du sentiment de justice est assez rare en effet. Car le sentiment de justice semble être ce qui est la norme, ce qui est naturel et donc ce qui ne « heurte » pas notre conscience et notre sensibilité. Un simple

repos qui, si l'on ne s'y arrête, nous traversera sans être remarqué.

un sentiment ou la réalité ?

Mais le '*sentiment*' de justice ou d'injustice n'est pas «la *justice*'. La première acception de ce mot est la '*juste appréciation, reconnaissance et respect des droits et du mérite de chacun*'.³ On remarque que la nature de la justice est, pour cette définition, de l'ordre de '*l'appréciation*' et donc d'une activité intellectuelle. On s'éloigne du sentiment d'injustice. Le problème de cette définition du dictionnaire est que le défini '*juste* ' est dans la définition.

La deuxième tentative du dictionnaire pour définir la justice est de proposer qu'elle serait un '*pouvoir de faire régner le droit ; exercice de ce pouvoir*'. Nous sommes alors dans le domaine de l'action et plus dans l'intelligence ou dans le sentiment.

Une seule notion, trois définitions... Le logicien que nous sommes ne peut laisser cela en l'état. La notion commune à ces trois définitions est celle de '*droit*'. L'étymologie du mot vient du latin '*directus*' qui signifie '*en ligne droite* .' Il s'agit du plus court chemin pour aller d'un point à un autre. Mais le '*droit*' désigne aussi le côté le plus proche de l'est, lorsque l'on est face au nord. Le '*droit*' fait face au lever du soleil et donc est en pleine lumière⁴. Le droit de chacun est ce qui est relatif à ce qu'il mérite réellement. Aussi quelqu'un de juste est-il capable de voir en vérité ce que chacun mérite, de le donner et de le défendre.

une vertu

La justice n'est donc pas une action, ni un sentiment ni une appréciation intellectuelle mais une disposition de la personne, une capacité, une vertu. La définition finale de la justice est : vertu par laquelle quelqu'un rend à chacun ce qui lui est dû.

Pourquoi parler de cela ? Au-delà de l'intérêt de connaître une définition de plus, à quoi cela sert-il de travailler et de distinguer ce qu'est la notion de justice ?

³ <https://dictionnaire.lerobert.com/definition/justice>

⁴ « Mais pour vous qui craignez mon nom, le soleil de justice se lèvera, et la guérison sera dans ses rayons. » (Mt 3, 20)

Le Premier ministre Michel Barnier, dans un entretien donné le 5 octobre à La Tribune à propos de ses réformes pour redresser l'état catastrophique des finances du pays⁵, vient de déclarer : '*Je veux que l'effort soit juste*', '*Nous devons tous faire un effort et nous retrouver les manches.*' Le jeudi 10 octobre, le gouvernement Barnier déposait un projet de loi de finances dans lequel se trouvait une augmentation du budget de l'Élysée, du Parlement et du Sénat de plusieurs millions d'euros.

Un tollé immédiat éclata dans la population, relayé par les journalistes. Cinq jours plus tard, l'Élysée, l'Assemblée nationale et le Sénat renonçaient de concert à cette augmentation dans le but de participer à l'effort national. Un effort « juste »... Qu'il est pathétique de voir autant de méconnaissance de ce qu'est la justice par ceux qui l'invoquent ! Le tollé du peuple ne fut qu'un sentiment d'injustice, vite calmé par un rétropédalage sûrement bien calculé de nos dirigeants. Ce sentiment ne peut saisir la différence entre le fait de renoncer à une augmentation « injuste » et le fait de voir la misère s'installer progressivement dans les chariots de supermarché. Les deux seront perçus et décrits comme des efforts. Mais où se trouve la justice ?

Rendre à chacun ce qui lui est dû c'est demander un effort différent à chacun. La gauche de notre pays fait une proposition : à moyens différents, efforts différents. À celui qui a on demandera davantage qu'à celui qui a peu. La droite de notre pays fait une autre proposition : à ceux qui ne participent pas à la vie de la cité on demandera davantage (retrait des aides, etc.) qu'à ceux qui sont citoyens. Le centre tente des voies médianes et cherche à concilier toutes les sensibilités. Et chacun trouve son responsable : les ultra riches, les étrangers, les fraudeurs, etc.

quel responsable ?

Mais l'homme juste, bien loin de chercher à apaiser sa sensibilité, va chercher à rendre à chacun ce qui lui est dû, selon la vérité de ses actes. Il est clair qu'il y a des responsables à cette

⁵ <https://www.latribune.fr/economie/politique/michel-barnier-nous-devons-tous-faire-un-effort-1008182.html>

situation. Sont-ce les riches qui s'engraissent ? Sont-ce les escrocs qui en profitent ? Sont-ce les étrangers qui s'engouffrent dans une porte ouverte ? Tous ces gens n'ont qu'une responsabilité partielle, ils n'ont fait que suivre la possibilité qui leur était proposée, voire qu'ils étaient encouragés à saisir.

La responsabilité de l'état du pays revient à ceux à qui on l'a confiée. Députés, sénateurs, ministres et présidents, fonctionnaires agissants, commissaires européens, voici les réels responsables de l'état de notre pays.

S'il doit y avoir un effort juste, c'est aux responsables d'assumer leurs actes. L'effort doit donc être principalement le leur.

Le problème de cette vertu de justice est qu'elle est celle que l'on demande aux dirigeants. S'ils ne la possèdent pas, la réponse du peuple sera une rage mue par le sentiment d'injustice initial. Or, il est aisé de détourner une bête enragée de la main qui l'a affamée pour la diriger contre sa congénère, aussi souffrante qu'elle, afin qu'elle la dévore. Le tortionnaire injuste, lui, continuera impunément tant qu'il ne rencontrera pas de véritable homme juste.

ACTUALITÉ RELIGIEUSE

Le pape François, le Synode et le Sacré-Cœur

| Professeur Roberto de Mattei • Correspondance européenne | 10 nov. 2024 |

Le Synode qui s'est clôturé ce 27 octobre au Vatican est apparu comme une tentative du pape François pour éteindre le feu allumé par les évêques allemands avec leur « chemin synodal », initié en janvier 2020. L'objectif ambitieux que se fixaient les évêques progressistes, et pas seulement les Allemands, était de faire, en 2024, une avancée décisive par rapport au Synode panamazonien de 2019 : obtenir l'ordination diaconale des femmes, le mariage des prêtres sous certaines conditions, l'implémentation de l'agenda LGBT et l'attribution d'une autorité doctrinale aux conférences épiscopales. Rien de tout cela n'est présent dans le Document final

approuvé le 26 octobre. Un document qui a mécontenté tout le monde et fait écrire au vaticaniste Andrea Gagliarducci : « Il n'y a ni vainqueurs ni vaincus » (Aci Stampa, 26 octobre 2024).

Mais le Document synodal pourra-t-il vraiment éteindre le feu ou va-t-il plutôt l'attiser ? Le pape François a renoncé à l'exhortation post-synodale, au motif qu'il veut « confier le document final au saint peuple des fidèles de Dieu. » « Dans le document, a-t-il ajouté, il y a déjà des indications très concrètes qui peuvent servir de guide pour la mission des églises sur les divers continents et dans des contextes différents. (...) L'Église synodale pour la mission a besoin à présent que les discours soient suivis de faits. C'est là le chemin. »

Le Synode est donc achevé mais le processus synodal se poursuit. Il est logique d'imaginer que l'aile ultra-progressiste de l'Église se sente investie de la mission de concrétiser dans les faits les ouvertures verbales du Synode ; et ce d'autant plus que François laisse en fait aux évêques la possibilité d'interpréter librement le Document. Deux cardinaux-archevêques américains, Robert Mc Elroy, de San Diego, et Blaise Cupich, de Chicago, ont déjà annoncé vouloir procéder à la « réforme de la structure de l'Église des États-Unis en ligne avec la synodalité », comme le rapporte Michael Haynes dans Life Site News du 28 octobre. Mais ce qu'est la synodalité, personne jusqu'ici ne l'a compris. Le Document final rappelle que « la synodalité est une dimension constitutive de l'Église » (n. 28) mais affirme en même temps que « le pouvoir de décision de l'évêque de Rome est inaliénable » (n° 92) et que « l'évêque de Rome, principe et fondement de l'unité de l'Église (cf. LG 23) est le garant de la synodalité » (n. 131).

Le professeur Alberto Melloni, un des meilleurs connaisseurs du monde progressiste – auquel il appartient – ne cache pas sa déception du fait que le Synode ne soit pas devenu un Vatican III. « Le double synode bergoglien pouvait, devait être le point de chute du virage doctrinal », imprimé à l'Église par Vatican II, et au contraire « il s'éteint sans traumatisme et sans fruits. » Pour Melloni, « une crise verticale » pourrait bien s'ouvrir, « qui rappelle celle du XVI^e siècle, avec des conséquences au tragique

imprévisible » (Corriere della Sera, 23 octobre 2024).

Melloni n'explique pas ce que peut être ce scénario dramatique. La « crise verticale » qu'il évoque concerne-t-elle le rapport entre les sommets de l'Église et la base, ou se réfère-t-elle plutôt à une fracture interne à l'épiscopat ? En tout état de cause, si le processus révolutionnaire ralentit, il ne s'arrête pas. À côté du feu que le Document final s'efforce en vain d'éteindre, existe cependant un autre feu : celui de l'Amour divin, dont le symbole est le Sacré-Cœur de Jésus, « fournaise ardente de charité ». Et c'est précisément au culte du Sacré-Cœur que le pape François a consacré sa quatrième encyclique, *Dilexit nos*, publiée le 24 octobre, trois jours avant la conclusion de l'assemblée synodale.

La théologie catholique du Sacré-Cœur a été magnifiquement exposée par Léon XIII, dans l'encyclique *Annum sacrum*, du 25 mai 1889 ; par Pie X, dans l'encyclique *Miserentissimus Redemptor*, du 8 mai 1928 ; et par Pie XII, avec l'encyclique *Haurietis aquas* du 15 mai 1956. Le pape François fait explicitement appel au magistère de ces papes : « Nombre de mes prédécesseurs ont évoqué le Cœur du Christ et, de manières très diverses, nous ont invités à nous unir à Lui. À la fin du XIX^e s, Léon XIII nous invitait à nous consacrer à Lui, unissant dans sa proposition l'invitation à l'union avec le Christ à l'admiration de la splendeur de son amour infini. Une trentaine d'années plus tard, Pie XI présenta cette dévotion comme une synthèse de l'expérience de foi chrétienne. Pie XII affirma ensuite que le culte du Sacré-Cœur exprime de manière excellente, en une sublime synthèse, notre culte envers Jésus-Christ » (n. 79).

François répète avec Pie X que « la dévotion au Cœur du Christ est essentielle à notre vie chrétienne (...) au point que nous pouvons affirmer une fois de plus que le Sacré-Cœur est une synthèse de l'Évangile » (n. 83) et fonde sur Pie XII le concept théologique de réparation pour les péchés du monde (n. 153-156), puisque « ce sont les péchés et les crimes des hommes, commis en n'importe quel temps, qui ont causé la mort du Fils de Dieu » (n. 155). Suivent de longues citations de grands saints, comme François de Sales (n.114-118), sainte Marguerite-Marie Alacoque (n. 119-124), saint

Claude la Colombière (n.125-128), saint Charles de Foucauld (n. 120-132) et sainte Thérèse de l'Enfant Jésus (n. 133-142). Et François de conclure : « Un fleuve qui ne s'épuise pas, qui ne passe pas, qui s'offre toujours de nouveau à qui veut aimer, continue de jaillir de la blessure du côté du Christ. Seul son amour rendra possible une nouvelle humanité » (n. 219).

Le Document final du Synode et l'encyclique *Dilexit* nous semblent provenir de deux mondes différents, mais la contradiction a été et reste la clé de ce pontificat. Ce serait un exercice vain que de chercher ce qu'il y a de bon dans le Document synodal ou ce qu'il y a de mauvais dans l'encyclique. Comment un catholique doit-il réagir se situer devant deux documents à ce point contrastés ? Le bon sens suggère ce qui suit :

- Ignorer le Document final du Synode, qui en définitive n'a aucune valeur normative. La lecture de ce texte ne peut que brouiller les idées des fidèles déjà par trop désorientés.

- Répondre positivement à l'appel au Sacré-Cœur de Jésus, à travers les pratiques que François recommande : « La proposition de la Communion eucharistique des premiers vendredis du mois ferait beaucoup de bien également aujourd'hui: parce qu'au milieu du tourbillon du monde actuel et de notre obsession pour les loisirs, la consommation et le divertissement, les téléphones et les réseaux sociaux, nous oublions de nourrir notre vie de la force de l'Eucharistie » (n° 84). « De même, personne ne doit se sentir obligé de faire une heure d'adoration le jeudi. Mais comment ne pas la recommander ? Lorsque quelqu'un vit cette pratique avec ferveur, avec de nombreux frères, et qu'il trouve dans l'Eucharistie l'amour du Cœur du Christ, 'il adore avec l'Église le symbole et comme l'empreinte de la charité divine qui a été jusqu'à aimer le genre humain avec le Cœur du Verbe Incarné' » (n° 85).

Rappeler que la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus est inséparable de la dévotion au Cœur Immaculé de Marie, recommandée à Fatima par la Sainte Vierge elle-même. Cette année est celle du quatre-vingtième anniversaire de l'encyclique *Ad Coeli Reginam* du 11 octobre 1954, dans laquelle Pie XII étendait à toute l'Église le culte du Cœur Immaculé de Marie et prescrivait

de renouveler chaque année la consécration du genre humain au Cœur Immaculé de Marie.

Le 10 décembre 1925, la Sainte Vierge montrait à sœur Lucie son cœur couronné d'épines, sans que personne ne fît rien pour réparer les péchés et elle demandait à être consolée par la dévotion des premiers samedis du mois. La « dévotion de la consolation » est un des thèmes clés de l'encyclique du pape François, qui demande de « retrouver cette expression de l'expérience spirituelle, qui s'est développée autour du Cœur du Christ : le désir intérieur de Le consoler » (n.152).

À ceux qui s'adonneront à cette dévotion par la pratique des premiers vendredis et premiers samedis du mois, la Sainte Vierge promet la grâce de la persévérance finale. Une grâce bien précieuse dans les temps de confusion que nous traversons.

L'Église face au changement d'époque

| *caminante-wanderer.blogspot.com • 12 nov 2024 • trad. Benoît-et-moi* |

Le triomphe de Donald Trump a été la dernière preuve, à l'échelle planétaire en l'occurrence, d'une réalité qui s'impose depuis quelques années déjà. Ce qui a été déterminant, ce n'est pas le triomphe de Trump, dont je me réjouis, mais la défaite cuisante non pas tant de Kamala Harris, pauvre malheureuse médiocre, que des médias, alliés inconditionnels et indispensables du progressisme mondial. Nous avons vu le même phénomène l'année dernière dans des dimensions plus modestes avec le triomphe de Javier Milei en Argentine, et l'étonnant soutien populaire qu'il conserve après un an de mandat, et dans d'autres pays d'Amérique et d'Europe, mais le cas américain, qu'on le veuille ou non, est paradigmatique. En bref, il a été démontré aux yeux du monde entier qu'un changement d'époque est en train de s'amorcer.

[Détail plus qu'inquiétant : les changements d'époque sont de plus en plus fréquents. Ils ne prennent plus des siècles, mais des décennies, et sont aussi brutaux, sinon plus, que les changements d'époque classiques qui se produisaient de siècle en siècle. Serait-ce l'accélération de la fin qui approche] ?

Ce changement d'époque est donc marqué par la disparition de ceux qui s'autoproclamaient pompeusement le « quatrième pouvoir » : la presse et les

journalistes engagés par idéologie ou par les grasses enveloppes des maîtres du monde vont fortement diminuer leur influence au profit des réseaux sociaux.

Mais on peut relever plusieurs autres caractéristiques : ne serait-ce qu'en raison du mouvement de balancier de l'histoire, je crois qu'il y aura un glissement vers la droite, entendue comme « ultra-droite » selon la dénomination des médias. J'entends par là non seulement un mouvement politique, mais aussi un mouvement culturel qui affirmera les valeurs occidentales traditionnelles. Par ailleurs, je ne parle pas d'une « restauration de la culture chrétienne » ou d'une refondation du christianisme, mais d'un simple retour aux éléments fondamentaux de la raison humaine.

Toutefois, les changements les plus profonds et les plus importants viendront, à mon avis, d'un élément dont nous n'avons pas encore saisi toutes les dimensions. Je veux parler de l'intelligence artificielle. Dans très peu d'années, nous assisterons à la disparition des professions traditionnelles, à la disparition de l'université de masse et, par conséquent, à la disparition de l'accréditation des connaissances et à la disparition des modes d'accès au marché du travail, ou, en d'autres termes, à la disparition des modes et des conditions de vie de chacun d'entre nous. Il s'agit d'un changement révolutionnaire dont nous n'avons pas encore pleinement conscience et qui nous surprendra plus que nous ne le pensons.

Mais ceci n'est pas un blog de réflexions politiques ou sociales.

Ce qui m'intéresse, c'est de me demander, face à ce scénario tout à fait nouveau, comment l'Église réagit et comment elle se prépare à réagir.

Si nous regardons l'histoire, nous constatons que l'Église a toujours réagi à l'avance aux changements d'époque ; que les mesures ont toujours été la « conservation de l'acquis » (*serva quod habes*), c'est-à-dire des réactions conservatrices. Cela a parfois bien fonctionné, parfois plus ou moins bien, parfois mal. On peut en discuter, mais, par exemple, la réforme de saint Benoît d'Aniane à la veille de la Renaissance carolingienne, ou celle de saint Bernard à la veille de la splendeur médiévale, ont bien fonctionné. Celle de Trente, face à la reconfiguration mondiale due à la Réforme protestante, à la découverte de l'Amérique et à la consolidation de la puissance musulmane aux portes de l'Europe, s'est plutôt bien passée, mais avec de graves effets secondaires. Vatican I et Pascendi contre le libéralisme politique et théologique ont été un échec

cuisant. Et Vatican II contre le monde émergent de l'après-guerre, qui a changé de stratégie et qui, au lieu de « garder ce qu'il avait reçu », l'a remis à l'ennemi (perde quod habes), a été catastrophique. Et tout porte à croire que ce qui se passera cette fois-ci sera encore pire.

Tout d'abord, il est un fait que le changement d'époque a trouvé le Pape François vieux et sans ressources dans son portefeuille. Il les a toutes épuisées. En bon jésuite, il a flairé le changement dans les années 1970 et est devenu de droite sous le gouvernement militaire argentin, ce qui lui a valu l'épiscopat ; il a flairé le changement dans les années 1990 et est devenu progressiste et a habilement géré un progressisme modéré qui lui a valu le pontificat. Une fois à ce poste, il a tenté de s'ériger en leader du progressisme mondial – le gouvernement de l'Église ne lui suffisait pas, il voulait être le seigneur du monde – et a rapidement épuisé toutes les fusées et les feux d'artifice qu'il avait économisés ; mais ils étaient de mauvaise qualité ; il a échoué et, maintenant que le monde tourne irrémédiablement à droite, il est vieux, fatigué et trop attaché au wokisme de basse intensité pour tenter quelques unes de ses acrobaties typiquement félines et retomber du bon côté.

La question n'est plus de regarder la réaction du pape François au changement d'époque, mais la réaction et les réflexes des cardinaux du prochain conclave et la capacité de celui qui sera élu.

Et le premier facteur auquel le nouveau pontife devra faire face est précisément la manière dont le changement d'époque affecte déjà l'Église et qui implique un changement radical par rapport à ce à quoi nous, catholiques, avons été habitués au cours des quinze derniers siècles, et je fais référence à l'absolue perte d'influence.

Et cette réalité n'a pas besoin de beaucoup de syllogismes pour être démontrée. Regardons ce qui s'est passé lors du synode sur la synodalité ; malgré la propagande forcenée, il a été d'une inutilité et d'une inconséquence des plus complètes. Des ressources de toutes sortes – intellectuelles et financières – ont été gaspillées pendant des années pour le néant lui-même. Mais la gravité s'accroît quand on voit que les médias non seulement ne lui ont pas accordé le moindre espace sur leurs sites internet – parce qu'ils ne s'y intéressent pas puisqu'il n'attire pas les visiteurs – mais, même s'ils l'avaient fait, cela n'aurait servi à rien parce que, comme nous l'avons dit au début, les médias ont déjà perdu leur pouvoir.

En d'autres termes, l'Église a non seulement perdu du poids et de la présence dans le mainstream mondial – elle n'est plus visible parce qu'elle ne suscite pas d'intérêt et, de toute façon, la seule présence significative dans les réseaux sociaux appartient aux critiques de la politique bergoglienne – mais elle a également perdu de la présence et de l'influence au sein de l'establishment politique. Les gouvernements progressistes affaiblis l'ignorent et la méprisent, comme on pouvait s'y attendre (rappelez-vous ce qui s'est passé il y a un mois en Belgique) et les gouvernements de droite aussi, car ils la considèrent à juste titre comme faisant partie de l'alliance ennemie. Paradoxalement, l'Église catholique ne fait pas partie des « forces du ciel »...

Cela montre, d'autre part, la maladresse brutale de Bergoglio qui n'a pas su anticiper le changement. C'est précisément l'Église qui aurait pu adopter un rôle de grande importance, et devenir un allié solide des gouvernements conservateurs qui ont commencé à s'établir, puisqu'ils partagent de nombreux idéaux traditionnels. Cependant, elle a choisi de se placer de l'autre côté de la barrière, en défendant de manière ehontée l'Agenda 2030, qui devra être prolongé pendant au moins un siècle ; en pérorant avec l'autorité de regrettables documents pontificaux sur le réchauffement de la planète et les causes anthropogéniques du changement climatique ; et en adoptant tous les postulats de la culture woke : des revendications LGBT à la défense de l'immigration indiscriminée.

Les naïfs pourraient dire que c'est précisément la mission prophétique de l'Église : s'opposer aux diktats du monde, mais la réalité est que la mission prophétique est la proclamation de l'Évangile et non une opposition stupide. Si les gouvernements du monde, pour quelque raison que ce soit, adoptent des principes cohérents avec ceux de l'Évangile, la mission prophétique de l'Église sera de les soutenir. Avec Bergoglio, et dans le simple prolongement de Vatican II, la mission prophétique de l'Église s'est confondue avec la défense des causes des vainqueurs de la Seconde Guerre mondiale, qui a fini par dégénérer dans le progressisme d'aujourd'hui.

Il reste peu de temps à Bergoglio. La question, comme nous l'avons dit, est de savoir qui lui succédera. Et cela dépend des cardinaux électeurs, tous nommés par François. S'agira-t-il d'un pape bergoglien ? Le bergoglianisme cessera d'exister lorsque Bergoglio rendra son dernier soupir. Y a-t-il alors un espoir ? Il n'y a aucune raison de penser que les critères de sélection des cardinaux ont

été différents des critères de sélection des évêques. Il faut se faire à l'idée que la moyenne des cardinaux est la moyenne des évêques. Le successeur de François sera choisi par des nullités analogues à Jorge García Cuerva, Dante Braidà, José Cobo ou Francisco Cerro Chaves. En d'autres termes, avec le successeur de Bergoglio, l'Église continuera à s'enfoncer encore plus rapidement dans l'insignifiance.

Je reviens à la prophétie de Ratzinger : des petits groupes qui maintiendront les feux allumés. Et je ne parle pas nécessairement de groupes qui rompent avec les structures de l'Église ; l'insignifiance même de l'Église rendra la rupture insignifiante. Et je ne serais même pas surpris que, du fait de l'inévitable changement d'époque, ces petits groupes et ces feux vacillants soient largement oxygénés par les réseaux sociaux.

NOTRE HISTOIRE

La renaissance a-t-elle déifié l'homme ?

Anne Bernet • France-Catholique n°3874 18 octobre 2024

Les chefs-d'œuvre qu'elle a produits ne doivent pas dissimuler que la Renaissance a éloigné l'homme de Dieu.

L'enthousiasme des historiens laïcs à l'égard de la Renaissance devrait éveiller chez les catholiques une certaine méfiance, tout comme, d'ailleurs, cette appellation de Renaissance, tardivement apparue sous la plume de l'historien et peintre Giorgio Vasari (1511-1574), dans un strict contexte artistique de retour aux techniques des maîtres antiques, mais dévoyée par la suite.

S'il y eut renaissance, il faut bien, en effet, qu'il y ait eu mort et qu'un printemps prometteur ait succédé à un trop long hiver, « arrachement au tombeau de la nuit médiévale » (Daniel-Rops). Autrement dit, une rupture assumée et définitive avec ce Moyen Âge qui vit naître et grandir la chrétienté, univers mental, politique et social où tout tournait autour de Dieu. Malgré ses splendides réalisations, ses génies, ses chefs-d'œuvre, la Renaissance aura donc été d'abord un changement de paradigme qui imposa la primauté de l'homme sur son Créateur.

Tout cela ne s'est pas fait en un jour, n'en déplaise aux simplificateurs

et la crise polymorphe qui aboutit, au XIV^e siècle en Italie, au XV^e siècle en France, à cette véritable révolution intellectuelle et morale vient de loin.

Peste, guerres et crises

Faut-il l'attribuer à la peste noire qui, en cinq ans (1347-1352), tue entre 30 et 60 % de la population européenne et provoque un vide démographique impossible à combler, brisant ainsi l'élan vital ? À la guerre de Cent Ans ? À une crise de l'autorité qui atteint les gouvernements laïcs mais davantage encore le pouvoir spirituel avec le Grand Schisme d'Occident et une papauté éloignée de Rome prêtant le dos aux scandales en tous genres ? À une rupture d'unité encore inédite dans le tissu chrétien avec les précurseurs du protestantisme, Wiclef en Angleterre, Huss en Europe centrale, puis la perte pourtant annoncée de l'empire byzantin à laquelle les princes chrétiens ne sauront rien opposer d'efficace en temps utile ? À une rupture dans les façons d'être, prévisible dès le XIII^e s, avec le monde féodal, le modèle chevaleresque dépassé par une vision plus pragmatique des affaires de ce temps, se laissant subvertir par une morale de commerçants et grands bourgeois incarnée par les banquiers lombards et les marchands toscans ? À l'émergence des États-Nations qui feront passer leurs intérêts propres avant ceux de la chrétienté et refuseront la tutelle du pape ? Ou plutôt à tout cela en même temps...

Divorce entre la foi et la raison

L'Occident se laïcise et l'idéal chrétien partagé et vécu ne survivra pas à la dislocation en cours. Une soif d'émancipation travaille des souverains qui veulent régner sans que le pape leur dicte sa loi, tout comme des penseurs et des scientifiques qui veulent réfléchir hors les cadres du catholicisme. L'homme veut reprendre son destin en main et se soustraire à la Providence et à ses intentions. L'intelligence se prétend désormais autonome, moderne, coupée de ses racines chrétiennes qui l'immobiliseraient. Paradoxalement, la devotio moderna, courant de piété admirable qui, avec son amour du Christ et de sa sainte humanité, incite au contraire les fidèles au plein abandon à la volonté divine, participe à la démolition ambiante. On lui reprochera, en effet, d'éloigner les intelligences

de la raison, de sorte que les mystiques – meilleurs éléments d'une Église trop souvent scandaleuse, en manque de personnalités fortes et charismatiques – seront accusés d'être éloignés des préoccupations de l'époque, et d'en détourner ceux qui aspirent à des réformes. Ainsi serait déjà acté le divorce entre foi et raison.

Faiblesses du clergé

Il faudrait à l'Église, pour lutter contre ce phénomène, ou du moins pour le contrôler, des chefs et des saints qui soient des hommes de terrain. Or ils n'existent pas, et ceux qui voient venir le péril ne savent quoi lui opposer. Les faiblesses du clergé s'étendent au peuple, mal gouverné, outré de certains comportements cléricaux et qui rompt peu à peu avec la morale et la pratique chrétiennes. Tout est prêt pour le basculement du monde occidental hors de la sphère d'influence du Christ. Telle est, en fait, la Renaissance, et cela explique pourquoi elle plaît tant à nos époques déchristianisées, qui voient en elle le début de cette libération de l'humanité – ses admirateurs préférant mettre en valeur son « singulier éclat », la splendeur de ses créations, la beauté de ses œuvres d'art, faits incontestables qui dissimulent un projet vieux comme le diable de faire de l'homme un dieu décidé à prendre la place du Vrai. Cela ne se verra pas tout de suite.

L'orgueil des princes

La Renaissance est d'abord et fondamentalement un produit de l'Italie du Quattrocento (XV^e s), de ses cités-États en lutte permanente entre elles, où les princes, qu'ils soient papes ou banquiers, les deux parfois, veulent par tous les moyens prendre le pas sur leurs rivaux et laisser dans l'histoire leur marque. Pour y parvenir, il faut de l'argent, beaucoup, et le mécénat qui permettra cette grandiose floraison artistique porte en lui sa propre corruption car il détourne la plupart des artistes de ce qui était autrefois le but de l'Art : une glorification quasiment gratuite de Dieu à travers leurs œuvres. Les bâtisseurs de cathédrales n'étaient pas vénaux, ni en quête de gloire terrestre. Le nom des prodigieux sculpteurs qui firent jaillir de la pierre le Beau Dieu d'Amiens ou l'Ange au Sourire de Reims, voire

l'énigmatique Madone inachevée de Saint-Germain-des-Prés, jetée au rebut car jugée manquée, sont restés anonymes. Les mécènes italiens vont corrompre cette pureté et, glorifiant le génie des peintres, sculpteurs, architectes qu'ils emploient, les pousser à une très lucrative course à la gloire et à la fortune. Il faut un Fra Angelico pour n'y pas succomber, protégé par son vœu de pauvreté, qui importe manifestement beaucoup moins à Filippo Lippi, moine pourtant, qui ne voit pas obstacle à faire poser pour ses Vierges à l'Enfant ses peu chastes maîtresses. Cet art-là, en dépit des apparences, quand même ses artistes se croient encore chrétiens, l'est-il vraiment ? Est-ce la gloire de Dieu qu'ils cherchent, ou la leur ? Et s'ils pensent encore œuvrer pour Dieu, ce n'est pas pour lui seul.

Les somptueux tombeaux qui viennent encombrer les sanctuaires ne témoignent pas d'une espérance de ceux qui y reposent en l'éternité bienheureuse mais de leur désir païen de survivre dans les mémoires humaines. Rien d'étonnant à ce que l'on construise plus de palais que d'églises.

Cette débauche de luxe et de splendeur cache la misère de populations que les puissants, emportés par leurs rêves, ne regardent plus. Le premier fruit de cette émancipation de la morale chrétienne est d'oublier ses devoirs et ses obligations. Très vite, plus rien ne sera soumis au souci du bien commun ; un égoïsme féroce s'empare des hommes ; l'individualisme triomphe et la volonté de s'imposer, à n'importe quel prix, façon de voir les choses dont le Florentin Machiavel est l'observateur lucide, non l'inventeur. « Le vice est partout », dit-il à raison. Tout semble désormais permis, tant sur le plan des mœurs, avec un renouveau assumé d'une littérature élégamment pornographique, que sur celui de la pensée qui remet tout en cause, jusqu'aux Évangiles et aux dogmes, sous prétexte d'observation et d'esprit critique.

La redécouverte – surfaite car le Moyen Âge ne s'en était jamais détourné – de la littérature antique permet, certes, au grec et au latin de rayonner sur le monde intellectuel, mais, dans le même temps, le latin, langage universel de la chrétienté, est banni afin de permettre aux langues nationales de s'imposer. Encore cet engouement pour les auteurs païens

est-il trop souvent prétexte à mettre en avant l'homme d'avant le Christ, l'homme privé de la grâce et qui n'en avait prétendument pas besoin. La nature doit être suivie plutôt que les commandements. Ce sera la devise de Rabelais.

De curieux humanistes

Certains n'y voient pas malice, qui pensent pouvoir concilier l'inconciliable, le christianisme et le paganisme, voire ne plus croire qu'en celui-là. Il est révélateur que les 'humanistes' Le Pogge (1380-1459) et Ange Politien (1454-1494), qui comptent parmi les pires contempteurs de l'Église et de ses dogmes, soient aussi, et demeurent toute leur vie, employés de l'administration pontificale.

Réaction théocratique

Faut-il supposer que le ver est dans le fruit ? Beaucoup, bien avant Luther, le pensent. Comment s'étonner, quand papes et prélats ne prennent pas la mesure de la gravité de la situation, qu'à Florence, le dominicain Savonarole fulmine contre ce perpétuel scandale, l'amoralité radicale de l'époque et finisse par imposer une tyrannie théocratique dans la ville des Médicis, à grand renfort de bûchers des vanités et châtiments publics des pécheurs ? Excès incontestables mais qu'une véritable volonté de Rome de contrôler les dérives de l'époque, et d'accompagner ce qu'elle avait de bon, facilement réconciliable avec la foi et Dieu, eût évités.

Quand, enfin, l'Église s'y essaiera, le coup d'État aura eu lieu depuis longtemps et nul n'y pourra plus rien : l'homme aura pris la place de Dieu. Aux dernières nouvelles, et malgré les brillants résultats de son usurpation, il ne l'a toujours pas rendue.

RECENSIONS

De l'utilité des saints

Martyres pacis. La Sainteté en Gaule à la fin de l'Antiquité et au début du Moyen Âge IV^e-VI^es, Michel FAUQUIER, Ed. classiq. Garnier, 1198 pp, broché 73€, relié 103€

Dans son ouvrage désormais classique *La Sainteté en Gaule*, l'historien Michel Fauquier livre une réflexion sur le rôle des saints et les vertus de leur médiation, en même temps qu'il réhabilite le travail de leurs hagiographes.
Philippe Pichot-Bravard • France-Catholique n°3874 18 octobre 2024

La sainteté devrait être la chaque chrétien, son principal objectif, sa préoccupation quotidienne lui permettant de grandir dans l'amitié du Christ. Elle l'était dans les temps anciens de grande ferveur, comme le rappelle l'historien Michel Fauquier dans *Martyres pacis*, ouvrage consacré à La Sainteté en Gaule à la fin de l'Antiquité et au début du Moyen Âge (IV^e-VI^e s) : *'Le saint est le relais privilégié par lequel, son Maître, qui est la Lumière du monde, illumine la terre de ses rayons salvateurs.'* Dès lors, la sainteté est *'la bénédiction que Dieu envoie à son peuple au milieu des tribulations de ce monde afin que son règne pût être instauré sur terre'*, ajoute-t-il. On le voit : l'étude de la sainteté n'est pas un champ réservé des théologiens. L'histoire lui offre également un terrain propice.

Une remarquable description

Michel Fauquier offre ici, dans une thèse d'histoire soutenue brillamment par lui en 2016, une remarquable description de la sainteté aux confins de l'Antiquité et du Moyen Âge, se fondant sur l'étude d'une trentaine de *Vitae sanctorum* consacrées à vingt-neuf saints, au premier rang desquelles figurent les vies de saint Martin de Tours, saint Germain d'Auxerre, saint Aubin d'Angers, sainte Geneviève et sainte Radegonde. Pour ce faire, il a décortiqué les œuvres d'une quinzaine d'auteurs, tous contemporains du saint dont ils racontaient la vie, notamment Grégoire de Tours (538-594) et Venance Fortunat (530-609) qui furent les plus prolifiques.

Prenant le contrepied du rationalisme dominant qui méprise volontiers les hagiographies, Michel Fauquier confesse, au contraire, « la conviction que, pour l'essentiel, le discours des hagiographes est véridique, au sens où ces discours ont cherché à rendre compte de ce qu'ils ont réellement vu, entendu et pensé. » Le style est clair et précis, rendant non seulement accessible, mais agréable la lecture de ce volumineux travail d'érudition.

Les défis relevés par l'Église

Depuis 313, l'Église était reconnue et protégée par l'empire romain, mais

elle devait relever de redoutables défis : affronter les hérésies qui nuisaient à l'unité spirituelle, à commencer par l'arianisme, et protéger les populations contre les peuples barbares qui envahissaient l'empire et s'y installaient, par la prière et la médiation. L'idéal de sainteté connu alors une inflexion décisive. Au martyr sanglant succéda un idéal d'ascèse : *'Si le martyr avait imité le Christ de la Passion, le saint avait imité le Christ avant sa Passion, ouvrant par là même la voie du Ciel, où ses vertus ayant été éprouvées durant son parcours terrestre, il siégerait à côté des martyrs.'*

La voie de la sainteté

Cette étude historique est de nature à nourrir une réflexion spirituelle sur la voie de sainteté que sont appelés à suivre tous les fidèles. La sainteté n'est pas la perfection. Elle n'est pas le laurier qui couronnerait les exploits d'un athlète de Dieu. Elle exige d'abord d'offrir sa vie et de s'abandonner humblement à la volonté de Dieu, en cultivant dans son âme la grâce transmise par les sacrements, ce qui exige une ascèse qui lui permet de retrancher peu à peu de sa vie tout ce qui encombre son âme et y émousse l'action de la grâce. Elle est, conclut l'auteur, une « aristocratie selon le cœur de Dieu, » appelée à répandre « au cœur du monde les valeurs d'ascèse et de détachement. »

Entretiens avec Lucie de Fatima,

| Hubert Jongen, *Livre d'entretiens, Via Romana*, oct 2024, 36 pp, 7 €. |

Le Père Jongen, religieux montfortain, a rendu visite en février 1946 à Sœur Lucie, qui avait vu sept fois la Vierge Marie à Fatima, en 1917. De manière exceptionnelle, il avait pu avoir avec elle quatre longs entretiens, qui avaient été publiés dans une revue mariale de Louvain en 1946. Il lui avait posé des questions précises sur de nombreux sujets, notamment sur les apparitions de l'ange en 1916, sur la dévotion réparatrice durant cinq mois aux premiers samedis demandée par la Vierge Marie lors d'une apparition à Pontevedra en 1925 – sur la consécration de la Russie au Cœur immaculé de Marie – demandée par la Vierge Marie lors d'une apparition à Tuy en 1926.

LA FRANCE

Les milieux journalistiques français et l'usine à soumission

Thierry Thodinor revient pour www.russiepolitics.com [Blog de K. Bechet-Golovko.] sur le naufrage des médias en France, 3 nov. 2024

France : une presse sous étroit contrôle idéologique⁶

A mon arrivée dans une grande organisation internationale à Paris, le patron du service de presse était un ancien officier de la CIA, spécialiste des opérations psychologiques, à qui l'on offrait là une pré-retraite confortable. Dans une première vie, vers la fin des années 1960, il avait été l'officier traitant de Daniel Cohn-Bendit, le fameux « héros » du mai 1968 parisien ! Mai 1968 a sans doute été la première révolution de couleur made in USA de l'époque moderne. Et à cet événement a répondu une révolution dans le monde des médias en France.

Sous de Gaulle, la télévision était aux ordres, mais presse écrite et radios périphériques (extraterritoriales) étaient volontiers critiques. Après mai 68, survient dans la presse installée le déferlement de jeunes journalistes d'extrême-gauche issus des fanzines contestataires. Maoïstes, mais surtout trotskystes dans la meilleure tradition de l'infiltration s'installent au cœur des rédactions. Bientôt, ils domineront les organes de presse de la pensée unique (Denis Olivennes, Serge July, Edwy Plenel, Bernard Henri Levy). Et la plupart finiront chiens de garde d'un néo-conservatisme à la française.

Aujourd'hui, nous sommes pris en tenailles entre l'héritage idéologique de mai 1968 et l'influence toxique de l'argent dans la presse.

Lorsqu'ils avaient encore des lecteurs, les journaux devaient apporter une plus-value en termes d'information et d'investigation.

Aujourd'hui, ces journaux n'existeraient plus sans les subventions publiques et la publicité.

Ils sont devenus la propriété d'une poignée de milliardaires (X. Niel, Patrick Drahi, Vincent Bolloré, Bernard Arnault, Daniel Kretinski, Dassaut, Bouygues) qui n'en tirent aucun bénéfice immédiat, mais s'offrent une tribune pour acquérir de l'influence. Le passage de l'internationalisme prolétarien au

⁶Althusser disait de l'idéologie qu'elle est là où les réponses précèdent les questions

mondialisme marchand n'a posé aucun problème de conscience aux bonnes âmes du journalisme français. Jean-Yves Le Gallou (« La tyrannie médiatique ») parle avec justesse de l'alliance « des trotskystes de salle de rédaction et de la finance internationale. Au fond, poursuit-il, « les uns et les autres sont d'accord sur l'essentiel :

« Il faut attaquer tout ce qui s'oppose à leur vision partagée d'un monde de plus en plus liquide – haro sur les frontières, haro sur les cultures et haro sur ceux qui s'opposent à l'avènement du gigantesque espace de marché libéral-libertaire qu'ils appellent de leurs vœux. »

Certes, personne ne lit plus la presse en France : La Tribune, grand journal économique il y a peu, compte aujourd'hui 600 abonnés. L'Obs en a à peine 11.000 ! Mais un éditorial de Libération (lu par quasiment personne et offert dans l'avion) sera repris et commenté par les bienveillants confrères du service public de la radio-TV ce qui donnera un écho à ce non-événement.

Il y a une logique qui s'est enkystée à l'échelle de l'ensemble du monde occidental :

1. Le financeur n'est plus le lecteur, donc place aux préoccupations des élites, qui ont colonisé l'État en vertu du principe : qui paie l'orchestre choisit la musique.
2. Et puisque le monde est une marchandise, l'information cède la place à la communication.

Le journalisme comme réalité repose sur certaines règles :

1. Présentisme. Foin d'analyse historique !
2. Un feu roulant d'informations martelées de façon répétitive, sans aucun recul critique et à base de pathos ; l'émotion et l'image sont maîtres à bord.
3. Un cadre conceptuel unique : inclusivité, féminisme, antiracisme, ethnomasochisme (seuls les russes n'ont pas encore compris que c'est mal d'aimer son pays) ... Pour résumer : toutes les armes de destruction massive contre la nation.
4. AFP über alles. L'AFP, dont le président est un énarque n'ayant jamais mis les pieds dans une salle de rédaction, forme le fonds unique de l'information des rédactions françaises, qui se contentent pour l'essentiel de bâtonner ses dépêches.

5. Pour les plateaux TV-Radio : piocher dans les listes préétablies d'experts autorisés.

La presse française est naufragée économiquement, mais surtout moralement. On peut dire que les journalistes français mentent assez peu dans la mesure où, généralement, ils se contentent de reproduire les mensonges de la presse anglo-saxonne et occultent les nouvelles contrariant le narratif imposé. Sociologiquement, entre l'éditorialiste surpayé (à hauteur de sa bien-pensance) et le deskeur prolétaire, qui bâtonne de la dépêche à la chaîne, rien ou presque.

Le journaliste n'informe plus : il bèle une pensée unique, reproduite à l'identique sur tous les supports, traque et dénonce les déviants, déprime et s'alcoolise pour oublier son insignifiance.

Pour sortir du cadre théorique, passons à un témoignage de première main : celui d'une jeune journaliste ayant successivement travaillé dans tout le spectre médiatique français : presse écrite et audiovisuelle, nationale et régionale. Elle révèle le chemin de croix ordinaire qui attend le journaliste de l'école de journalisme au renoncement final à une carrière dans un milieu professionnel sinistré.

Presse française : le naufrage vu de l'intérieur

L'expérience journalistique varie considérablement selon le type de média, dans lequel on est employé. Le travail d'un journaliste reporter d'images (JRI) en chaîne d'informations continues n'est pas le même que celui d'un deskeur en presse écrite ou d'un localier de presse régionale. Toutefois, il y a deux points communs à toutes les expériences en rédaction : les places y sont très chères et la vie d'un pigiste y est infernale.

Les Contrats à Durée Déterminés (CDD) peuvent être très courts (il arrive qu'ils durent moins d'une semaine) ce qui engendre stress permanent et tendance à la soumission. Cela suscite donc une certaine mentalité au sein de la profession : on s'accroche à sa place quoiqu'il en coûte et on tire un trait sur sa vie privée pour conserver un poste aux horaires impossibles.

La carte de presse est le Graal de la profession. Pour l'avoir, il faut un ou deux ans de travail complets. Un an pour les diplômés d'une grande école (ce qui était mon cas) et deux ans pour ceux qui sortent d'une école n'appartenant pas à la «

Ivy league » de la profession. Sans carte de presse, les salaires sont minables et on ne vaut pas mieux qu'un vulgaire consommable (crayon ou PQ) aux yeux de la hiérarchie. »

A l'école de journalisme

L'entretien de sélection

J'ai postulé pour l'une des trois « majors » des écoles de journalisme en France (Sciences Po Paris, Centre de Formation des Journalistes également basé à Paris et École Supérieure de Journalisme à Lille).

Mon oral a été assez révélateur de ce qu'ils 'craignent' de recevoir comme élève au sein de leur école. Sur mon CV, il était aussi indiqué que j'étais née en Russie et que j'avais la double nationalité. En moyenne, un oral dure une vingtaine de minutes. Le mien durera quarante minutes. Nous sommes en 2015, au moment où la Russie « envahissait » la Crimée.

Résultat, mon oral a très rapidement pris une tournure étrange et sans aucun rapport avec le journalisme. On m'a demandé si je connaissais Alain Soral (un activiste anti-libéral à la réputation sulfureuse) et si j'étais favorable à l'annexion russe de la Crimée. Évidemment, on me 'testait', pour voir si j'étais suffisamment maligne pour comprendre qu'il y a des choses qu'on ne peut pas dire.»

Cours de conformisme et pression des pairs

Une fois l'école intégrée, la pression sur les élèves se fait de différentes manières, mais elle est toujours furtive. D'abord, il y a les bulletins semestriels. Chaque professeur doit remplir à la fin d'un semestre son observation sur chaque élève (Une observation sur son travail ET une observation générale, une sorte de note de comportement qui finira dans votre dossier). Il m'est ainsi arrivé que des professeurs signalent par écrit que j'établissais de curieux parallèles entre immigration et délinquance, ce que tout responsable de rédaction (futur employeur) traduira immanquablement par « ennemi d'État » dans le contexte français. On comprend dès lors qu'il vaut mieux se taire pour ne plus avoir ces « tâches » dans nos bulletins. Surtout, nos professeurs ne sont pas de simples professeurs, ce sont souvent des chefs de rédactions (notamment parisiennes) et par conséquent nos futurs employeurs. Si on ne convient pas un prof, nul doute qu'il sera très dur d'avoir un poste au sein de la

rédaction où il travaille voire dans l'ensemble de la presse nationale (parisienne), petit milieu fermé où règne l'entre-soi.

A côté des cours « magistraux », il y avait aussi les interventions hebdomadaires de « spécialistes » : un intervenant venait pour nous présenter une thématique sociétale particulière : féminisme, minorités, justice sociale etc. Il s'agit là d'entendre, de la voix d'une personnalité « extérieure » à l'École, comment l'on « doit » penser (pas de débat, LA vérité sur un sujet nous est révélée). Les places en rédaction étant très chères, les kapos les plus enrégés sortent des rangs des élèves, qui n'hésitent pas à dénoncer les mal-pensants.

En chaine d'informations

Le métier de JRI (Journaliste Reporter d'Images) est, sur le papier, l'incarnation du rêve journalistique, homme-orchestre chasseur d'images et producteurs de reportages originaux. Dans les faits, les JRI en chaînes d'infos sont surnommés par les autres journalistes les 'Recmans' car leur seul boulot consiste à appuyer sur le 'Rec' [bouton 'enregistrer'] de la caméra une fois envoyés sur le terrain.

L'antenne doit être remplie 24 heures par jour. Corvéables à merci, les « JRI » doivent renoncer à toute vie sociale. Ils travaillent en flux tendu, car le conducteur est prévu à l'avance. Le tout pour gagner péniblement 1100 € par mois (à Paris !).

En presse écrite

Autre salle autre ambiance dans l'un des plus grands quotidiens français de presse écrite. Boulot de bureau, toute la journée assis à côté de collègues en open space. Toujours pas le temps de creuser les sujets (à cause de la course à l'audience qui implique une cadence importante de publication de papiers).

Comme deskeur, on peut être en relecture, bâtonner de la dépêche ou, très rarement, avoir la journée pour faire un sujet plus fouillé. Des relecteurs relisent les papiers « d'agence ». L'agence qui travaillait pour nous était une agence indépendante, qui n'a pas le statut de média ou de service de presse et était spécialisée dans le SEO et les sujets à forte audience. Chaque jour, elle nous envoyait donc une quarantaine de sujets à forte audience potentielle dénichés sur Google Analytics. Les articles étaient livrés clés en main (article et photo)

pour publication. Uniquement des sujets à buzz. Les relecteurs relisent également les papiers des journalistes avant publication.

Les articles publiés sont dans 95% des cas des articles des confrères qu'on réécrit. Typiquement, on voit un sujet intéressant chez BFM, on le réécrit en essayant de trouver d'autres sources, de faire un petit mélange et on l'envoie en relecture. Tout le monde fait ça et c'est pourquoi on retrouve les mêmes infos dans 90% des médias. Il y a toutefois des cas où l'on doit passer à côté d'une info pour des raisons opaques. Dans le cas de l'affaire Epstein, consigne a été passée de ne traiter que le strict minimum et d'être le dernier wagon sur cette info.

Comme il y a un horaire de rendu à respecter, on a tendance à ressortir les mêmes experts pour ne pas perdre de temps. On voit donc partout les mêmes « experts » (on sait qu'ils répondent vite, ils connaissent l'exercice, ils sont « de bons clients ») à la TV, dans les papiers etc.

En conférence de rédaction, les sujets sont directement tranchés par les chefs de service. Ton sujet c'est poubelle ou valide. Il arrive qu'une nouvelle réunion ait lieu si le sujet d'un papier est sensible. Ainsi, dans le cas d'un papier sur l'impact des sanctions en Russie, la question s'est posée de garder le sujet dans la mesure où les experts expliquaient qu'il n'y avait pas de retombées. Le sujet fut promptement évacué.

TÉMOIGNAGE

Heureux êtes vous !

Il arrive souvent que nous, chrétiens de l'Occident, prenions conscience de la chance que nous avons de vivre librement notre foi lorsque quelqu'un 'de l'extérieur' nous rappelle à quel-point nous sommes privilégiés. Dans un témoignage poignant, le frère André-Marie Rahbar, franciscain iranien, a raconté en avril 2023 comment il a trouvé le Christ par 'hasard' et dans des circonstances difficiles.

Triomphe du cœur-Famille de Marie sept/oct 2024 n° 133 pp. 14-18

La ville où je suis né, l'ancienne Tabriz, dans le nord de l'Iran, est peut-être encore plus connue parmi vous pour les tapis persans qui en proviennent.

99,99% de la population est musulmane, il n'y a pratiquement pas de chrétiens, à part quelques familles arméniennes. Dans ma famille, on ne croyait pas du tout en Dieu, nous étions quasiment athées. Jusqu'à l'âge de 12 ou 13 ans, j'étais un enfant qui jouait dans la rue et allait à l'école sans aucun intérêt pour Dieu ou la religion.

Un jour, sur le chemin de l'école, j'ai trouvé un livre dans la rue. Par curiosité, je l'ai ramassé pour voir de quel genre de livre il s'agissait. Sur la couverture était écrit 'Évangile de Jésus-Christ' Étrange. Qu'est-ce qu'un Évangile ? Et qui est Jésus-Christ ? Mais, curieux, je l'ai pris et j'ai ouvert la première page « Évangile selon Saint Matthieu Abraham engendra Isaac, Isaac engendra Jacob, Jacob engendra Juda et ses frères, Juda Pharès. Zara. » Qu'est-ce que cela veut dire ? Toute une liste de noms à peine prononçables. Mais j'ai continué à lire. Je ne sais pas ce qui m'a poussé, moi, un adolescent de 12 ou 13 ans, à continuer cette lecture, mais j'ai persisté. J'ai tourné les pages et j'ai lu à propos de cette personne nommée Jésus, née dans une famille qui a ensuite fait un voyage en Egypte ... Intéressant, étrange.

J'ai continué à lire, encore et encore, jusqu'à ce qu'au bout de quelques pages, il soit écrit : « Heureux les pauvres. » Nous savons tous, dans notre société, ce qu'est la pauvreté. Heureux sont-ils ! « Bienheureux les affligés ... » Pour la première fois, j'ai lu les Béatitudes, l'une après l'autre, et pas à pas, cette personne qui disait « Heureux les pauvres », est devenue de plus en plus intéressante pour moi. Bienheureux, bienheureux, bienheureux. Pour la première fois, je lisais que quelqu'un disait « Priez pour vos ennemis ». Pour vous, c'est peut-être normal, parce que vous avez grandi dans un pays chrétien, dans un environnement chrétien, dans une société – quasi - chrétienne. Chez nous, cela n'existe pas. Ensuite, j'ai lu « Vous êtes la lumière ... le sel de la terre ... » J'ai continué à lire jour et nuit. Pourtant, ce livre est encore interdit aujourd'hui dans mon pays. Avoir l'Évangile ou une Bible sur soi, c'est aussi dangereux que de porter 6 kg d'héroïne.

Je ne sais pas qui a laissé le livre sur la route ce jour-là. Mais il a changé une vie.

Plus tard, j'ai découvert que ce simple livre, l'Évangile de Jésus-Christ, avait transformé la vie de nombreuses, très nombreuses personnes. Cependant, j'ai eu bientôt un problème avec ma famille lorsqu'ils virent que leur fils unique lisait ce livre du matin au soir, même dans la rue et à l'école. Au début, ils me

disaient « Écoute, ce ne sont que des histoires d'il y a 2000 ans, laisse tomber, ne te casse pas la tête avec des bêtises pareilles. » Mais je ne pouvais m'en détacher. Car il y avait une différence avec d'autres histoires que je connaissais après 22 ans, je ne peux toujours pas expliquer ce que je ressentais alors, je peux seulement témoigner que ce Jésus que j'avais trouvé dans le livre et qui parlait d'amour, je Le sentais proche, je sentais Sa présence. Je ne dis pas que j'ai entendu Sa voix ou que je L'ai vu descendre du ciel, non. Mais au fond de mon cœur, il y avait quelque chose, une certitude qu'Il était vraiment là, qu'Il existait et qu'Il était proche de moi. Au bout d'un certain temps, ma famille m'a emmené chez un psychologue en lui disant « Notre fils a perdu la raison. » Mais cela n'a rien donné. Puis, quelques temps plus tard, on m'a dit « Bon, maintenant, cela suffit avec ce livre. » Mon père l'a déchiré et l'a jeté.

Toutefois, chaque semaine, je recevais de l'argent de sa part pour acheter des tickets de métro afin de me rendre à l'école. Je l'utilisais pour l'acheter à nouveau, j'ai cherché dans toute la ville jusqu'à ce que je le trouve. Mais à nouveau, mon père l'a découvert et l'a déchiré. J'avais encore perdu l'Évangile ! Je suis allé une seconde fois au magasin et j'en ai acheté un autre.

Je ne sais pas combien de fois cela s'est répété. Chaque fois, je rachetais l'Évangile au lieu des tickets de métro et j'allais à l'école à pied, jusqu'à ce que mon père s'en aperçoive et ne me donne plus d'argent, mais les tickets. Que faisais-je alors ? Je les ai vendus et j'ai acheté l'Évangile. Sur le chemin de l'école, je lisais, je priais et je levais les yeux au ciel. Car j'étais un enfant et l'Évangile disait : « Notre Père qui es aux cieux ... » Je croyais vraiment que Dieu était au ciel et je regardais les nuages : « Toi qui es au ciel, bonjour ... »

C'est ainsi que j'ai connu le Christ sur ces routes.

Un jour, le vendeur du magasin m'a dit : « C'est le dernier Évangile, nous n'en avons plus. » Il fallait que je trouve quelque chose, car je ne pouvais plus continuer ainsi ; si je perdais aussi ce dernier Évangile, je n'en trouverai plus. Or, il y avait une bibliothèque à côté de mon école. J'y allais toujours pour lire mon petit Évangile, car par moins 15 degrés en hiver, je ne pouvais pas rester dans la rue. Le bibliothécaire me connaissait bien. Le matin, à sept heures et demie, à l'ouverture de la bibliothèque, je suis allé le voir et je lui ai dit : « Je voudrais offrir un livre à la bibliothèque. - Ah, merci ! De quel genre de livre s'agit-il ? » Je le lui ai montré et il l'a regardé. C'était un homme simple et, Dieu merci, il ne savait pas que c'était un livre interdit. Il y a apposé un tam-

pon et le livre est devenu la propriété de la bibliothèque. Puis il dit: « Bien. Comment puis-je t'aider ? Tu cherches quelque chose ? - Oui, je voudrais emprunter ce livre, s'il-te-plaît. » Ainsi, tous les matins à sept heures et demie, j'allais emprunter le livre, je le rendais le soir à sept heures, quand la bibliothèque fermait, je rentrais chez moi et je n'avais plus d'Évangile sur moi ...

Aujourd'hui, on peut en rire, mais à l'époque, j'avais envie de pleurer. Sans ce livre, la nuit était vraiment une nuit noire pour moi ! J'y étais si attaché, parce que j'y ai trouvé la lumière ! Sans lui, j'avais peur. Aujourd'hui encore, j'ai peur quand je ne l'ai pas sur moi.

J'ai dû trouver une autre solution, car je ne pouvais pas me passer de ces merveilleux mots pendant la nuit. Je me suis dit: je peux les écrire ! Le Nouveau Testament compte 27 livres. Mais comme un évangile manuscrit. en persan aurait posé autant de problèmes si ma famille l'avait découvert, j'ai appris l'alphabet arménien ! Vraiment, personne ne peut comprendre ce qui est écrit avec cet alphabet, car il est composé de signes incompréhensibles.

J'ai donc recopié tout le Nouveau Testament en langue persane, mais avec l'alphabet arménien dans 28 ou 29 cahiers, tous remplis de la première à la dernière page. Mais transporter 30 cahiers n'était pas possible... « Seigneur, que je dois faire? », ai-je demandé. Et cette fois, j'ai entendu les mots dans mon cœur « Tu dois vivre l'Évangile, pas seulement le lire et l'avoir sur toi Si tu vis ces paroles, tu porteras la lumière en toi, pas dans ta poche, pas dans des cahiers ou des livres, tu dois Le vivre ! »

Ce fut un moment vraiment révolutionnaire dans ma vie. Le Seigneur aurait-Il maintenant une autre fenêtre, un autre chemin devant moi, qu'Il allait Lui-même éclairer ? C'est à ce moment-là, - j'avais presque 15 ans, et j'étais 'en chemin' déjà depuis deux ans avec l'Évangile - que j'ai trouvé pour la première fois une église. Jusqu'alors, je n'en avais jamais vue une de l'intérieur, et je n'avais jamais rencontré d'autres chrétiens. Il y a bien une église dans ma ville, mais je ne pouvais pas y entrer. J'y allais tous les jours et je regardais de l'extérieur vers la coupole, dont on ne voyait qu'une partie avec la croix. Vous, en revanche, vous avez tous été baptisés dans une église et quand vous sortez de votre ville, vous passez peut-être devant dix églises, vous en avez partout. Chez nous, cela n'existe pas. Mais maintenant, j'ai trouvé une église dans la capitale, Téhéran, à presque 700 km de ma ville. Je me suis rendu là-bas.

C'était la première fois que j'entrais dans une église, et avec elle, un autre monde s'est ouvert à moi. Cela faisait presque sept ans que je me préparais à recevoir le baptême. Mais cela a été le début d'une série de très grandes difficultés, tant avec ma famille, qui m'a demandé de quitter la maison, qu'avec la société, l'État, la police. J'avais 16 ans lorsque j'ai été emprisonné pour la première fois ...

Heureux êtes-vous Heureux vous qui avez des églises ! Vous avez des prêtres, des religieux. Dans mon pays, ils sont nombreux, très nombreux ceux qui aspirent à s'approcher d'une église, à y entrer ne serait-ce qu'une seule fois ! Imaginez, après presque 15 ans, j'ai pu enfin recevoir le Très Saint Corps du Christ, la Communion ! La vie dont je vous parle est difficile, oui, mais après 22 ans, je peux dire qu'elle est aussi magnifique !

Savez-vous pourquoi il y a toutes ces persécutions au Proche-Orient et dans de nombreux autres pays ? Parce que le Christ est ressuscité ! Matthieu écrit au début de son évangile que certains Orientaux ont vu une étoile se lever. Tous ces persécutés, moi y compris, ont vu une lumière et ont décidé de la suivre. Dans leur pays, ils sont témoins de leur foi et de cette lumière qu'ils portent en eux avec joie.

Depuis le moment où vous avez rencontré le Christ, vous avez, vous aussi, vu cette lumière. Chaque jour, vous pouvez la recevoir, n'est-ce pas ? Pensez-y de temps en temps la Sainte Communion, le Très Saint Corps du Christ qui vous donne la lumière, j'ai dû attendre 15 ans pour Le recevoir. Irradiez cette lumière par la joie, par votre sourire que vous offrez à tous ! Le monde a besoin de votre sourire, du reflet du sourire de Dieu que nous portons en nous. Faites-le rayonner, même par votre prière pour ceux qui ne connaissent pas le Christ. Je suis le fruit de la prière de ceux qui, comme vous, ont prié « Seigneur, fais-Toi connaître à l'un d'eux »

Frère André-Marie Rahbar a prononcé ses vœux perpétuels en août 2023 dans la basilique Saint-Antoine à Istanbul. Lors de son témoignage quelques mois plus tôt, il avait demandé avec insistance à l'auditoire italien de prier pour l'Eglise iranienne en pleine croissance mais persécutée et pour tout son peuple, afin que la lumière et la joie du Christ parviennent à chacun.
